

Corinna Bille : *Théoda*¹

Il y a toujours plaisir à reconnaître un nouveau talent. Mme Corinna Bille en est un, et d'une incontestable qualité. Elle allie, avec un grand charme, la fraîcheur à la force, l'art d'observer à l'art de dire, la pénétration à la discrétion, le sens du mystère à celui de la réalité. Son dernier roman, *Théoda*, qui en fournit la preuve, a été une sorte d'événement dans le petit monde des lettres. La critique suisse l'a accueilli avec éloges ; la Fondation Schiller suisse l'a distingué. Nous serons, en Valais, les derniers à trouver que la mariée est trop belle, et à nous plaindre de ces hommages rendus à un livre valaisan, qui les mérite.

Théoda, comme Christine, c'est la femme transportée d'un seul amour pour lequel elle ira jusqu'au bout du sacrifice, mais, à l'opposé de Christine, d'un amour charnel et qui doit s'achever dans les éclaboussures du sang, et non plus dans les chants célestes et la lumière. Ce roman nous retrace l'histoire d'une jeune villageoise impénétrable, hautaine, étrange — j'allais dire « étrangère », — qui, ayant épousé un brave garçon d'un autre village — ce Terroua de la Noble Contrée que, sans le connaître, on n'oublie plus, — aime en secret son Rémi à la bouche ardente — « l'ennemi » — et que leur sombre destin conduit au crime — le meurtre du mari — et à la mort sur l'échafaud. C'est, quant à son thème, une histoire vraie qui, au siècle dernier, bouleversa l'un de nos villages, et se dénoua dans le verger de Ste-Marguerite, à Sion, par la suprême exécution capitale que nos annales judiciaires aient connue.

Mais, pressenti avec une sensibilité et une pitié étranges par un cœur d'enfant, vu à travers les yeux purs d'une petite sœur du mal marié, cette adorable Marceline qui comprend tout à demi-mot et qui exprime tout avec une innocence, un tact exquis, ce sombre destin, ce drame brutal devient une histoire triste et belle comme le plus beau roman d'amour. C'est l'effet de ce talent dont nous parlions plus haut, et dont nous pouvons d'autant mieux parler qu'ayant eu l'occasion d'étudier, en criminaliste, les actes de ce procès, nous pouvons mesurer la distance qu'il y a du ciel à la terre, et de l'art à la réalité. Le drame, au fond assez sordide, apparaît, par la délicatesse du conteur, comme illuminé des tristes rayons d'une inexorable fatalité. Il semble qu'un attrait irrésistible entraîne ces deux êtres, comme Tristan, comme Iseult, vers une union qui ne peut être totale et apaisée que dans la mort et l'éternité. Il n'y a, pour ces prédestinés, pas châtement, mais accomplissement, dans ce verger printanier où la mort les rassemble côte à côte : « Ils se riraient des machines des hommes ; leurs têtes repousseraient sur leurs corps, non pas à

¹ Aux éditions des Portes de France, Porrentruy 1944.

la façon des martyrs, mais avec la ruse des esprits malins. Quel sort sans joie serait le leur, quelle souffrance promise les attendrait dans l'éternité ? ces questions, je ne me les posais pas. Nous est-il permis de juger ? Et peut-être n'était-ce en rien l'essentiel : je savais que pour toujours ils seraient ensemble. »

Ainsi sent elle-même et commente à voix très douce, à la façon du chœur antique, la petite narratrice, le témoin qui ploie sous le faix de son fatal, de son terrible secret. Ce drame qu'elle devine, impuissante à en détourner le cours, et qui se dénoue horriblement devant elle, sous le glaive du bourreau, c'est aussi *son drame*. Depuis le jour où, dans la forêt pleine d'hépatiques fleurissant comme un « débordement de lumière souterraine », Marceline ignorante aperçoit les amants enlacés, et devient, malgré elle, détentrice de leur mortel secret, quel poids pour son cœur de dix ans mis soudain en présence du « mal » qu'elle hait, et de ces malheureux enivrés, voués l'un à l'autre, qu'elle ne peut haïr malgré leur péché, qu'il lui est dur de ne pas aimer, qu'elle verra s'acheminer vers la mort et mourir, avec une « tendresse mêlée de rancune ». Car elle saura, en voyant le regard noir et dur des archanges de l'autel fixé sur Théoda, que celle-ci a irrité les habitants du ciel, et qu'il faut craindre pour elle et pour ceux parmi lesquels elle est entrée, parmi lesquels elle vit comme absente. Mais que faire ? L'enfant ne peut qu'y penser en pensant à l'éternité, seule dans les prés où elle conduit ses vaches et dans la forêt où elle ramasse le bois mort, pitoyable et fermée, sachant d'instinct « qu'on est seul en face des mystères et que la vie d'ici-bas, autant que l'autre, en est pleine ». Enfin, Théoda et Rémi disparus, elle rentrera au village en sentant « comme une rose qui serait tombée d'elle, que son enfance était finie ». Cette angoisse métaphysique, cette pitié humaine — latentes, à peine exprimées — confèrent au livre, avec ce caractère attachant dont on ne peut se défendre, son véritable sens.

Autour de ce drame, lui servant de cadre, lui donnant sa taille et l'épurant, c'est le vent et c'est le ciel éclatant de la vallée, c'est la neige, ce sont les verdure naissantes, les moissons et les fleurs, c'est la vie du village avec ses bruits, le rythme des jours et des fêtes, le souffle des saisons, les gestes des enfants dans leur royaume enchanté, ceux des hommes violents dans la dure réalité, qui passent et jouent leur rôle. Ce sont, eux aussi, des éléments essentiels, qui grondent ou murmurent doucement et semblent se conjurer pour protéger ou persécuter les farouches amants séparés. Et tout cela est exprimé avec une jeunesse et une fraîcheur vraiment ravissantes, traduisant un sentiment du mystère de la nature et de la création, qui a quelque chose d'originel et de presque biblique :

Les semailles furent faites par un jour de brouillard qui nous isolait du reste du monde. Il nous semblait, en avançant sur les champs nus, que nous étions

les seuls sur la terre ; elle avait un air neuf, un air des premiers jours. Quand le brouillard se déchirait, on apercevait par ses trous des morceaux de paysages : un fond de vallée avec le fleuve, un plateau avec son village, des sommets de montagnes qui n'avaient plus d'attaches avec la terre, des sommets qui étaient des îles entourées de vagues immatérielles et mouvantes. Mes frères maintenaient à tour de rôle la charrue. Mon père jetait le grain. Il marchait lentement, le pied lourd, un peu penché en avant, et son geste régulier lui conférait un grand mystère. Son visage, grave d'attention contenue, avait cette expression têtue et sourde des gens qui savent qu'ils font une chose nécessaire et bonne. Ses fils le suivaient, écrasaient les mottes, et nous, les enfants, courions autour d'eux. Je me demande d'où venait ce bonheur d'un caractère presque sacré qui ne nous quittait pas jusqu'à la nuit. Peut-être y avait-il en nous un minuscule reflet de la joie de Dieu lorsqu'il créa le monde, à la vue de ce remuage violent de terre qui exhalait de vieilles odeurs d'été pas encore mortes et déjà de futurs parfums de printemps... Pendant qu'on passait la herse, mon père se reposait. Nous aimions prendre dans nos mains, un court instant, une poignée de grains pour écouter le bruit sec qu'ils font lorsqu'on les resserre dans la paume. Nous aurions bien voulu, nous aussi, imiter le geste du semeur. Cela ne nous était pas permis : le grain est chose trop précieuse pour qu'on le confie aux enfants...

Une nuée nous enveloppa tous... Les mulets, la charrue, les hommes qui les entouraient n'eurent plus aucune consistance. On eût dit que nous étions des âmes, avec seulement une apparence humaine, aussi impondérable et fragile que la fumée, et le monde dans lequel nous nous mouvions n'était plus la terre, ni le ciel, ni le purgatoire, mais les limbes.

On pourrait multiplier ces exemples, rappeler la rencontre avec le serpent immobile, enroulé au tronc du cerisier, la tête un peu rejetée en arrière, écoutant les enfants saisis à son aspect d'une terreur sacrée venue du fond des âges. Ou la vision, dans l'avril plein de soleil comme un paradis terrestre, de ces pruniers en fleurs dont émane « une vertu impondérable pareille à celle qui se dégage des habitants célestes » et par lesquels l'enfant comprend, l'enfant voit que les arbres ont « un visage, un visage aussi difficile à supporter que celui d'un dieu, d'un archange ou d'un saint ». Ou l'épisode du poirier sauvage foudroyé, dont elle attend avec émoi, parmi les autres arbres renaissants de verdure, d'oiseaux et d'abérierettes, qu'éclosent, sur la branche morte, les fleurs qui porteront la marque et lui livreront le secret du feu, le secret du ciel — de la fleur du tonnerre.

Considérez aussi ces hommes dansant dans la pénombre, au son des orguettes et à la lueur d'une torche sur la fontaine, au soir de la Fête-Dieu où « la joie religieuse devenue profane tout en gardant une certaine solennité dans le rythme », va se transformant, avec l'ivresse du vin, de la cadence et de la nuit, en une sorte de joie orgiaque et païenne :

Ils dansaient entre eux, les pieds cloués au sol, imprimant à leur corps le mouvement de balance ou de rotation que leur dictait leur ivresse... Un des hommes passait de l'un à l'autre avec une channe et un gobelet de bois... Ils semblaient tous habités par un être immense qui n'était pas à la mesure de leur corps, qui les étouffait, les alourdissait... Ils étaient tellement occupés d'eux-mêmes, de ce personnage encombrant qui vivait en eux et dont la présence les remplissait d'extase et de malaise, qu'ils ne firent nullement attention à nous...

Il semble en vérité qu'on doive attendre je ne sais quelle brusque apparition du courroux céleste, le signal de la trompette des anges ou le feu du ciel tombant sur les hommes retournés aux faux dieux, à Satan et au péché.

Nous en avons dit assez pour rendre palpables la qualité et la beauté de ce livre. On a peut-être reproché à l'auteur, ou l'on sera tenté de lui reprocher d'escamoter le sujet, de ne pas montrer et suivre le débat qui se déroule dans le cœur de ses protagonistes, d'éluder les scènes difficiles, de faire un roman sans observer les règles du romancier. Mais n'est-ce pas une intention délibérée, une ressource de l'art et, ici, une réussite ? Pour moi, ce qui fait le prix de ce roman, ce qui lui donne son pouvoir d'envoûtement, c'est précisément *ce qui n'y est pas dit*, ce qui ne s'y trouve pas, à côté de ce qu'on y trouve. C'est le contraste entre la claire arabesque de la broderie et les sombres dessous de la trame. C'est que le drame des adultes, qui forme l'arrière-plan de son propre drame intérieur, est vu précisément par ces regards d'enfant, c'est que le récit nous en est fait par cette voix d'enfant, qu'il est suggéré avec tant de retenue et de tact, par bribes, par ce que l'enfant a pu en apercevoir, avec des trous d'ombre pleins de secrets pathétiques, avec des silences souvent plus denses que les mots. C'est que, ce drame, on le côtoie toujours, comme le précipice, sans y tomber tout en ressentant son vertige, et sans cesser de respirer l'air des cimes. Dans cette lutte de l'homme avec l'ange qu'est une œuvre d'art, il est bon que le lutteur sache, parfois, rompre, s'effacer et céder du terrain.

Il appartiendra à Mme Corinna Bille de nous montrer, dans sa prochaine œuvre, qu'elle sait aussi bien vouloir et réussir *autre chose*, et que la peinture directe d'un sujet pris à bras-le-corps n'est pas au-dessus de ses forces. En réalité, on est en droit d'attendre beaucoup de l'auteur de *Théoda*.

Jean GRAVEN